

Prénoms et nom de l'auteur : **Brice Milan**

Titre de la nouvelle : **Ombre et lumière**

Nombre de signes (espaces compris) : **34520**

Explosion

La lumière de la bougie vacilla, tandis que dehors, un chat miaulait lugubrement. On aurait dit que le cœur de la nuit vomissait ma présence. Concentré sur ma tâche, je n'avais vu le jour défiler. Je me levai, les reins brisés. Je touchai presque à la perfection. Dans un grand récipient, un liquide bleuâtre clapotait doucement. Les vapeurs qu'il dégageait me montèrent soudain à la tête. Je me précipitai pour ouvrir en grand les volets aux gonds rouillés. Seules les étoiles brillaient dans l'obscurité ; le froid mordait tout intrus dans la nuit hivernale. La lune se cacha derrière un nuage complice, honteuse de ma prétention.

Je soupirai, espérant que ma quête s'achèverait bientôt. Transformer un vulgaire métal plombifère en or pur symbolisait depuis des siècles le rêve fou de tout alchimiste. Le virus s'était emparé de moi dès le début de mes études d'apothicaire. J'avais dû céder aux injonctions paternelles, peu enthousiasmé par la perspective d'exercer cette profession. Ma pauvre mère, martyrisée par sa brute de mari, n'avait pas osé s'interposer. Le patriarche disposait de tout et plus particulièrement des ressources financières.

Je quittai donc le foyer pour m'installer dans une mansarde la plus éloignée de mon lieu de naissance. Le quartier des rétameurs et des ferrailleurs où je résidais n'était pas le plus déplaisant, exception faite des bruits et des odeurs. Mon géniteur avait dégoté ce logis à bas prix par l'intermédiaire d'un de ses associés.

Depuis trois générations, la famille commerçait dans le vin. Ayant clairement refusé de suivre la voie toute tracée, mon cher père avait décidé qu'apothicaire conviendrait bien à ma nature rebelle. Je n'avais pas le choix, car sinon il m'aurait jeté à la rue. De ses trois fils, j'étais l'ainé et le plus fantasque d'après ses dires. Etait-ce ma faute si tout me fascinait et en particulier les jolies demoiselles ? J'avais troussé plus que de raison tous les beaux brins de fille du quartier, au grand désespoir des voisins.

A présent, tout cela faisait partie d'une autre vie. Mes amis s'étaient lassés de mes nombreuses absences. Je leurs posai trop de lapins, car mes recherches devinrent ma seule et unique préoccupation. Même la douce Lila, qui partageait naguère mes sentiments, avait renoncé à notre relation amoureuse.

J'avais transformé ma triste chambrette en laboratoire où s'entassaient pêle-mêle les instruments les plus divers. Rien ne comptait plus à mes yeux que la poursuite de ce rêve éveillé. N'ayant pas répondu aux injonctions de mon père, j'avais reçu une missive signée de sa main, m'indiquant que les vivres m'étaient coupées. Depuis, je subsistais en déclamant des vers dans les rues ou en jouant des scénettes dans les quartiers huppés.

Mais cette nuit, avant que la lumière du jour n'éblouisse l'azur, je m'apprêtais à tenter l'inconcevable. Foi d'Hugo, bientôt j'accéderai à la reconnaissance éternelle. Demain, mon nom sera prononcé respectueusement par tous les grands savants ; on me révèrera à l'égal d'un monarque. Pensez-donc : détenir le pouvoir de transmutation ! Jamais de son vivant, homme n'aurait rêvé pareille félicité !

Les lueurs de la gloire m'éblouissaient, tandis qu'emporté par le tourbillon vertigineux, je valsais frénétiquement. Tout à coup, les gargouillis anormaux de la cuisson me ramenèrent à la réalité. Je tentai sans succès d'étouffer les flammes qui léchaient férocement la marmite, mais le tisonnier m'échappa de la main. Je crus entendre la voix de mon père maugréer « Maladroit ! ...

Jamais ne sera un manuel ! ... N'aura toujours que deux mains gauches ! ». Son rictus méprisant me hantait tandis que je m'efforçai de récupérer le tisonnier brulant.

Avant que je ne réussisse, la réaction chimique incontrôlable dégénéra en vomissements convulsifs. Effrayé par les jets intempestifs, j'eus le réflexe salutaire de me plaquer au sol. L'explosion qui s'en suivit, moucheta toute la pièce d'ecchymoses. La tête enfouie sous les bras, je sentis l'impact des gouttelettes brulantes. Par chance, j'avais enfilé une vieille bure, offerte par un moine du quartier, pour mener à bien mes expérimentations.

Lorsque la pluie insalubre cessa, je me relevai pour déplorer l'évaporation totale de la préparation. A la place, des centaines de tâches décoraient ma mansarde. Je passais le restant de la nuit à nettoyer méticuleusement chaque centimètre carré de mon logis, effaçant toutes traces de mon échec. Mon acharnement n'avait d'égal que le coup terrible encaissé par mon orgueil.

Les premières lueurs du jour me narguèrent, surpris par ce labeur épuisant. Mon fol espoir s'était envolé comme plume au vent. J'avais sacrifié tout mon temps, mes compagnons et mes études à une chimère. Avant de m'endormir, j'ôtai mes vêtements souillés par les projections liquides. Puis, m'astreignant à une toilette rapide, je nettoyai mes membres dans un baquet rempli d'eau de pluie. Enfin, je m'affalai sur la couche miteuse, sombrant dans un sommeil agité.

Lila s'avança en tendant ses bras minces. Dès lors que je plongeai mon regard dans ses prunelles ardentes, elle m'invita à danser une sarabande endiablée. Ses cheveux d'or roulaient sur ses frêles épaules. Elle souriait sans pudeur, ses lèvres esquissant de tendres promesses. Brusquement, la lumière qui auréolait son beau visage, s'assombrit. Elle lâcha ma main, apeurée, pointant vers moi un doigt accusateur. Des cris retentirent dans la foule qui nous entourait et la peur soudain m'envahit. Tous les spectateurs me conspuaient, exacerbant ma honte et mon dépit. Malgré mes supplications, ma partenaire recula, horrifiée. Telle une pâle lueur dans la nuit sombre, elle disparut lentement au fond d'un interminable corridor.

La voix féminine continua à résonner dans ma tête lorsque je m'éveillais en sueur. Le socle de la journée semblait bien entamé ; le soleil masqué par les volets. Dans un état de grande faiblesse, je ne parvins à me lever. J'aurai voulu appeler à l'aide, mais aucun son ne s'échappa de ma gorge. Mes voisins me détestaient depuis toujours, aussi ne pouvais-je espérer susciter de compassion. Je demeurais donc prostré dans la solitude toute la journée, malgré les rumeurs encourageantes de la rue.

Mon corps enfiévré refusait d'abdiquer ! J'étais cependant trop épuisé pour m'extraire du couchage. J'avais très chaud, malgré la couverture rejetée au sol et la sensation d'être en ébullition comme un composé explosif ! Plus que tout, la soif me torturait ; mes lèvres craquelées imploraient l'humectation. Désespéré, une larme d'amertume roula sur ma joue brulante. La réussite m'avait fui ainsi que la gloire. J'étais malade et sans amis. Quelle ironie d'avoir cru atteindre la pierre philosophale ! Quelle leçon assénée à mes rêves utopiques ! Finalement, je sombrai dans l'illusoire oubli du repos.

Prémonition

Le manteau sombre de la nuit recouvrait mon univers. A l'abri dans ses bras réconfortants, je dissimulais mon mal-être. La fièvre ayant quelque peu baissé, je réussis à quitter mon matelas inconfortable. Je me versai de l'eau dans le gobelet en étain, cadeau de Lila. Bizarrement, le froid métal contre ma peau raviva le souvenir de ses lèvres. Je compris à cet instant combien elle m'avait manqué. La poursuite d'une chimère ne remplacerait jamais l'amour d'un être cher. Je me promis de lui rendre visite à l'improviste dès que mon état de santé s'améliorerait.

Je bus une quantité déraisonnable d'eau, entraînant des vomissements. Paradoxalement, ces manifestations désagréables m'encouragèrent à reprendre espoir. Mon corps ne renonçait pas et se défendait contre les agressions malignes ! Je me préparai un bouillon tiède de navets, plus pour me forcer à avaler autre chose que de l'eau.

Dehors, la vie reprenait peu à peu ses prérogatives. Les marchands dressaient leurs étalages, au milieu des bruits de carrioles et des bêtes. Finalement, ce quartier populaire ne me déplaisait pas ; même si l'avarice dicta le choix de mon père. L'aube s'époumonait tel un vieux coq pour éveiller mes concitoyens. Encore un peu hagard, j'ouvris la fenêtre bruyante surplombant la ruelle pour contempler le spectacle. De lourds nuages masquaient l'astre solaire en devenir. La journée s'annonçait maussade et brumeuse.

Affamé malgré mon état nauséeux, je dévorai les restes d'un déjeuner frugal. Je consentis à l'effort de me raser ; je m'étais promis de rendre visite à Lila. Sur le chemin, peut-être croiserais-je un de ces boulangers qui façonnait de délicieuses brioches ? Je terminai d'enfiler des vêtements propres, ayant préalablement vérifié que mes chausses n'étaient pas trop rapiécées. Je voulais faire peau neuve, oublier ces longues journées de solitude. Cette passion dévorante pour l'or m'avait obnubilé au point d'oublier les choses essentielles.

Les ruelles bruissaient de l'activité des artisans du quartier : rétameurs, ferrailleurs et colporteurs en tout genre. Des vitriers réparaient en se vendant au plus offrant, pendant que des troupeaux de lavandières convergeaient vers le lavoir. Je me surpris à redécouvrir l'existence des concitoyens qui m'entouraient. Cette rupture brutale avec ma quête originelle avait eu le mérite de m'ouvrir les yeux. J'aurai déambulé avec bonheur, si je n'avais encore ressenti une intense fatigue. Le ciel lourdement chargé n'incitait pas à l'allégresse. Pourtant, même la fine pluie qui griffait mon visage m'indifférait. Bientôt, les venelles familières où résidait Lila apparurent. Elles demeuraient toujours désertes à ce moment de la journée. Je fis le vœu que ma tendre et chère soit présente.

Insouciante, la cloche tintinnabula alors que le chien glapissait derrière la porte. « J'arrive » répondit une voix féminine reconnaissable entre mille. Elle ouvrit prestement le battant et s'immobilisa de surprise :

— Hugo ? Que viens-tu faire après une si longue absence ?

Ses propos chargés de reproches ne me surprirent pas, même si j'espérai meilleur accueil. Je l'avais abandonnée depuis presque une lunaison. Comment ne pourrait-elle pas m'en vouloir ? J'improvisai une explication :

— J'ai sombré dans une fièvre improbable, avec l'illusion de pouvoir t'oublier !

Elle me regarda avec l'air de se gausser de mon pitoyable plaidoyer.

— Puis-je entrer un instant ? implorai-je.

Un sourire illumina ses yeux couleur émeraude et elle s'écarta pour me laisser le passage.

Nous devisâmes assis dans le jardin intérieur. Une personne étrangère n'aurait pu soupçonner une telle splendeur. Des glycines odorantes ruisselaient alentours, tandis qu'un petit

bassin jasait timidement. Malgré les rigueurs de l'hiver, quelques orangers prodiguaient encore des fruits murs. Dans cette cour, se dissimulait un oasis de douceur aux regards importuns. Lors d'une de mes visites, j'avais interrogé Lila au sujet de ce prodige. Malicieusement, elle avait suggéré avoir jeté un sortilège. Je finis par apprendre d'un habitant du quartier, qu'une source chaude coulait sous son jardin intemporel.

Lila s'inquiéta de ma mine fatiguée. Selon ses dires, mon visage ressemblait au papier mâché des pantins de carnaval. Bien que la comparaison ne m'enchantât guère, je m'efforçai de sourire. Je fis moult efforts pour dissimuler les bouffées de chaleur et les nausées qui m'indisposèrent durant tout notre entretien. Sans aucun doute, je les attribuai à la température anormale qui régnait dans son jardin. En fin d'après-midi, après lui avoir juré de ne plus me consacrer à des expériences hasardeuses, je pris congés d'elle. Nous convînmes de nous retrouver le lendemain soir sur la grande place.

Je m'éloignais, emportant son parfum et le signe amical de sa main. La faim me tenaillait, même si en hôte attentionné elle m'avait offert quelques menues friandises. Peinant à tenir debout, je me trainais tant bien que mal à un croisement où j'aperçus une boulangerie. La soirée avançant, son propriétaire commençait à ranger. Je pénétrai dans la boutique, dans l'espoir d'acheter quelque miche de pain. Peu affable, le boulanger m'apostropha :

— C'est fini, mon gars. Y'a plus de pain !

Épuisé, je m'affalai sur un banc, incapable de bouger. Le ton du marchand s'adoucit :

— Ça n'a pas l'air d'aller, mon pauvre. Attends, je vais te chercher un remontant. Il disparut derrière son comptoir, avant que les murs ne se mettent à tourner.

Lorsque je rouvris les yeux, le brave homme me tendait un gobelet rempli d'un liquide verdâtre. Je m'étranglai presque en avalant cul-sec le tord-boyau. J'étais déjà en nage ; néanmoins, le breuvage alcoolisé m'aida à recouvrer un peu mes esprits. D'une voix à peine audible, je demandai :

— Depuis combien de temps suis-je évanoui ?

Le boulanger, visiblement satisfait de ma résurrection, ne répondit pas. Il alla chercher une grosse miche de pain au lard et me la tendit en grondant gentiment :

— Mange ! Fallait le dire tout de suite que tu jeunais depuis longtemps !

J'évitai de le contredire et mordis avec plaisir dans la croute dorée. Il disparut au fond de sa boulangerie. Mâcher de la mie de pain me redonnait un semblant de consistance. Après quelques bouchées, je me redressai maladroitement. Au même instant, une vieille femme émergea de l'arrière-boutique. Elle avait la peau ridée, le teint hâlé et marchait courbée comme un saule pleureur. Agrippée à sa canne telle une araignée, elle s'approcha de moi. Aurai-je songé à m'éclipser, qu'elle saisit mon poignée de sa main calleuse. Ses doigts osseux inspectaient ma paume, tandis que son regard vrillait le mien.

Le temps parut se figer avant qu'elle ne m'adressât la parole :

— Tu as joué avec le feu, jeune homme. Nul ne défit l'ordre établi des choses !

Les yeux mi-clos, elle ménagea une pause théâtrale. Je tentai de retirer ma main, mais elle possédait une force peu commune pour une femme de son âge. D'un ton prophétique, elle ajouta :

— Je pressens un destin funeste qui t'accompagne... Tu seras puni par où tu as pêché !

Enfin, je parvins à soustraire ma main ankylosée. La vieille semblait émerger d'un long cauchemar, tandis que je reculais prudemment.

— La mère, laisse ce vagabond tranquille ! Va-t'en !!

Le boulanger surgit en colère. L'interpellée lui jeta un regard noir, mais obéit à son ordre. Le commerçant me rejoignit, portant un panier de victuailles :

— N'écoutez pas cet oiseau de mauvais augure. Si je l'avais crue, ma boulangerie aurait brûlé depuis longtemps déjà !

Je m'abstins de rétorquer que je me moquai de sa prédiction. Je n'avais qu'une envie : retourner chez moi, m'allonger et dormir. Devant mon air hagard, le brave homme me tendit son panier :

— Tenez ! Pour ne pas mourir de faim ! Surtout, n'allez pas croire les racontars de cette vieille folle.

Je le quittai en le remerciant chaleureusement et repartis, titubant, en direction de mon logis. L'alcool fort que j'avais ingurgité me montait à la tête. L'obscurité teintait les ruelles d'une aura mystérieuse. Une migraine cognait dans ma tête, m'incitant à presser le pas. J'arrivai au pied de mon domicile tremblant de fièvre. Heureusement, je ne croisai personne dans l'escalier en bois. Une fois dans mon antre, je déballai les présents du boulanger. Parmi les aliments, figurait une outre remplie de gnole. Assoiffé, j'éclusai jusqu'à la dernière goutte le breuvage alcoolisé.

Murs et plafonds entamèrent une ronde folle. Cette sarabande vertigineuse fut une révélation, car je sus enfin ce qu'il me restait à faire. Malgré l'heure tardive, j'attrapai une à une toutes les pièces du puzzle de ma quête insensée et les jetai dans une grande toile de jute. Fidèle à mon serment d'ivrogne, j'éliminai gaiement tous les instruments de mon laboratoire d'apprenti chimiste.

Une fois le sac rempli, je dévalai les marches de l'escalier, puis le trainais dans les rues malgré les protestations des insomniaques accoudés à leurs fenêtres. En pleine nuit, personne n'osa descendre pour interrompre mon périple. Parvenu au bord de la rivière, je balançais avec bonheur le contenu naguère précieux. Enfin délivré, je regagnai péniblement ma chambrée. Épuisé, je m'affalai avec la conscience tranquille d'un ivrogne repu.

Trahison

On tambourinait à la porte de ma mansarde. Hébéété, je réussis après plusieurs tentatives à m'asseoir sur le bord de mon lit, les bras ballants. Une voix inconnue hurlait d'ouvrir. La luminosité était faible, aussi supposai-je le point du jour. Quel abruti se permettait de me réveiller si tôt ?

« J'arrive ! » répondis-je d'un ton maussade. Je craignais que l'individu ne démolisse mon huis. Je me levai, en m'appuyant sur le mur pour ne pas tomber. La grisaille environnante ne m'était d'aucune aide.

Lentement je fis pivoter le battant, découvrant un soldat du gué. Visiblement peu enclin à s'excuser, il m'interpella :

— Z'en avez mis du temps pour ouvrir ! Le sergent exige votre présence. Je crus ne pas avoir compris, aussi paraphrasai-je sa demande :

— Le sergent exige quoi ?

Impatient, il haussa le ton :

— Habillez-vous rapidement. Je dois vous emmener !

Incrédule, j'allai plonger la tête dans le bac d'eau, espérant dessouler. J'enfilai les premières frusques disponibles sans plus me poser de question. Le garde arborait une longue épée, fièrement pendue à sa ceinture. Nous descendîmes l'escalier craquant sans échanger la moindre parole, puis longeâmes la rivière boueuse. Je me remémorai ma sortie nocturne. Dans mes souvenirs embrumés, ne figuraient pas d'actes répréhensibles.

L'inquiétude gagna lorsque nous nous engageâmes dans la ruelle qui menait à la boulangerie : ne subsistait de la boutique que des ruines fumantes ! Parmi les restes, une poignée de soldats du gué cherchait d'improbables survivants. Un grand gaillard, revêtu d'une cotte de maille, supervisait l'opération. Nous apercevant, il se porta à notre rencontre et sans autre formalité, m'interrogea d'un ton rogne : — C'était bien vous, le dernier client hier soir ?

Je répondis par l'affirmative. Sans me laisser le temps de demander des explications, il émit des hypothèses à voix haute :

— Un voisin nous a signalé votre départ un peu avant complies. Il a entendu sonner les cloches de l'église à proximité. Comment avez-vous déclenché l'incendie ?

Je n'en crus pas mes oreilles ! Il m'accusait sans preuve de cet acte ignoble. Passablement énervé, je répondis un peu trop vivement :

— De quoi parlez-vous ? Jamais je n'aurai songé à mettre le feu à un commerce !

Mon débit de parole s'était accéléré et le sergent m'observa d'un œil méfiant. « Il doute de ma parole ! » en déduisis-je. Il tenait un suspect parfait : pourquoi le lâcherait-il ? J'aurai bien détalé pour fuir ces stupides soldats, mais cette attitude renforcerait ma culpabilité à leurs yeux. Je tentai une explication :

— Je ne suis venu que pour me restaurer, hier soir. Le boulanger a eu la bonté de m'offrir du pain.

Je m'abstins de parler de la boisson. Pourtant, mon interlocuteur continuait de me jauger, telle une bête dangereuse.

— Comment m'avez-vous trouvé ? demandai-je intrigué.

Le soldat du gué sourit, un regard complice dans les yeux :

— Une amie qui nous est chère a reconnu votre signalement.

Au même moment, de derrière un groupe d'hommes apparut Lila. Vêtue légèrement, elle traversa la haie d'honneur que lui firent les hommes d'arme. Je réalisai avec horreur quel était son moyen de subsistance. Comment avais-je pu être aussi aveugle ? Le quartier où elle résidait était

bien connu pour abriter des femmes de petite vertu. Elle faisait commerce de son corps et les gardes qui nous entouraient étaient des clients privilégiés. A la lueur dans ses yeux, je compris qu'elle avait perçu mon trouble. Comme pour bien insister, elle se colla lascivement contre le sergent et lui susurra distinctement à l'oreille :

— Mon grand coquin ! Ce pauvre garçon est innocent. Ce n'est qu'un étudiant qui vient parfois quémander mes faveurs. Il est inoffensif, je peux le jurer et en témoigner à votre supérieur, le bailli.

Elle accompagna sa plaidoirie de clins d'œil suggestifs et de caresses avenantes. Des sifflements et quelques saillies jaillirent de la troupe échauffée. Pour couper court et dissimuler sa gêne, le sergent ordonna à ses subalternes de poursuivre leur recherche. D'un geste théâtral, il me congédia. Lila resta à ses côtés tandis que je m'enfuyais, mortifié. Je venais de perdre son amour illusoire ; encore une déconvenue de plus ! Je grimpais quatre à quatre les marches qui menaient à ma chambre sordide. Mon sang bouillait à nouveau et ma peau semblait brûlante. Je cherchai de quoi étancher une soif sans limite. Malheureusement, le baquet rempli d'eau ne pouvait satisfaire mon besoin d'ivresse. Je me jetai sur le matelas, pleurant à chaudes larmes. Une personne adulte qui serait entrée, aurait cru au caprice d'un petit enfant.

Le battant de ma porte grinça soudainement et je me retournai, fou d'espoir. Mais au lieu du visage de Lila, je découvris avec stupeur celui de ma mère. Derrière elle, mon père me dévisageait avec mépris. Prestement, j'essuyai les larmes sur mes joues, accentuant sans doute mon côté enfantin. Ma mère ouvrit grand ses bras en s'avançant vers moi. Elle n'eut pas le temps de me reconforter, que mon paternel laissa exploser sa colère :

— Quel capharnaüm ! C'est endroit est d'une saleté repoussante ! Je ne parle même pas du désordre qui règne en toi ! Je n'ai pas besoin de te demander si tu travailles sérieusement !

Comme souvent, il assénait ses vérités définitives, sans attendre une quelconque justification. Seule l'accusation avait voix au chapitre ; la défense aurait pu venir de sa moitié ; mais celle-ci n'osait pas contredire son époux. Adoptant une posture condescendante, il fulminait :

— Viens, femme ! Laisse ton souillon de fils à sa vie misérable. J'avais décidé de lui accorder une dernière chance, mais au vu de son état, nous n'avons plus qu'à nous en retourner.

D'une seule phrase, lapidaire, il balayait toute espérance. Je ne pouvais nullement, ne serait-ce qu'un moment, attirer son attention : j'étais condamné par avance. Alors, dans un sursaut d'orgueil et de désespoir, j'écartai doucement les bras protecteurs de ma mère et me rapprochai pour lui faire face, nos fronts se touchant presque. Les yeux dans les yeux, je déversai ma haine : — Mais va-t'en donc et ne reviens plus ! Tu ne m'as jamais aimé ! J'ai toujours été un fils par défaut pour toi. Je te libère de ta paternité pesante !

Les mots prononcés sous le coup de la colère pétrifièrent mes parents. Mon géniteur, le visage décomposé, leva lentement sa grosse main. Il me gifla sans que je ne réagisse, l'impact me projetant à terre. Avant que je ne songe à me relever, il me cracha dessus :

— Tu n'as jamais été mon fils de toute manière ! Tu n'es que la preuve vivante de la faute de ta catin de mère !

Sur ces paroles horribles, il fit demi-tour sans daigner me regarder, ordonnant d'un geste sans équivoque à son épouse de le suivre. Ma pauvre mère, les larmes aux yeux, était agitée de tremblements incontrôlables. Honteuse de croiser mon regard, elle s'engouffra derrière sa brute de mari. Je demurai interdit, incapable de réagir. En peu de temps, j'avais perdu une amoureuse, tout espoir de richesse, mes parents et mon identité. Je m'enfouis la tête dans les bras, bien décidé à mourir dans cette position.

Vénération

Dépouillé ! Dépouillé de tout. Je repris conscience de mon corps, mon estomac criant famine. La bouche sèche, les lèvres craquelées, je m'extirpai d'un état de frustration absolu. Une douloureuse brûlure fleurissait sur ma peau. Transpirant comme un goret, j'avalai d'un trait l'eau croupie au fond du baquet. Par tous ses pores, mon épiderme tentait de me renier. Les paroles de celui qui se prétendait mon père s'imposaient avec violence à tout mon être.

Le désespoir m'offrait un ultime recours : mettre fin à mes jours ! Jamais je n'aurai songé à une telle extrémité. Mais plus rien ne me reliait à ce monde. Mon échec cuisant à fabriquer de l'or, mon amour perdu et la découverte de ma bâtardise, m'insupportaient. Puisant dans un reste de fierté, je parvins à me redresser en titubant. J'ôtai péniblement mes vêtements : pour le dernier voyage, la nudité seule s'impose.

Dehors, la nuit s'était installée, sans que je ne sache comment. Les ruelles désertes et venteuses m'effrayèrent ; je tremblai de commettre l'irréparable. La rivière où j'avais abandonné mes illusions d'alchimiste, coulait inexorablement. Son grondement familier me redonna un semblant de courage pour achever mon œuvre grotesque. Debout sur la rive, je contemplai un instant les eaux sombres. Malgré le froid, j'avais très chaud. Était-ce la perspective d'un acte irréversible ? Les flammes de l'enfer me pourléchaient-elles déjà ?

Je ricanai de ces niaiseries. Rien n'existait après la vie humaine ! Je décidai d'en finir. Alors que je me penchai pour plonger dans le courant purificateur, une musique joyeuse retentit. Les sonorités semblaient provenir du centre du bourg. Comme un appel céleste, ces sons m'aimaient. Il fallait que j'aie à leur rencontre avant de sceller mon sort. En soupirant, je me forçais à poursuivre mon chemin, dirigeant mes pas incertains vers la mélodie.

Par quelques facéties du destin, j'empruntai une des venelles menant à la demeure de Lila. Des catins alignées telles des sentinelles tentatrices guettaient le client. A mon approche, elles hurlèrent, s'enfuyant comme des volailles apeurées. Je m'esclaffai malgré moi au spectacle de leur déroute : des dames de petite vertu effrayaient par ma nudité ! On aura tout vu ! Je continuai ma lente progression, manquant à chaque pas de tomber.

L'obscurité était totale ; une éclipse de lune n'aurait pas produit plus de pénombre. Les airs de musique entraînants se rapprochaient. Par moment, j'entendais même des éclats de rires. La lueur des torches m'attirait telle une luciole égarée dans la nuit. A grand peine, je me trainai jusqu'à l'entrée de la place publique. La fête battait son plein, de nombreux villageois y participant. Sans égard pour ma nudité, je jaillis au milieu des fêtards. J'espérai choquer ces braves gens, mais leur stupeur me prit de cours. Même les musiciens arrêtaient de jouer. La foule recula silencieusement après mon apparition.

Enfin, des exclamations s'élevèrent de l'attroupement. J'aperçus des gens me désignant, qui murmuraient des mots incompréhensibles. Alors, je rougis, couvert de honte, paralysé par l'absurdité de la situation. Humilié, je n'aspirai plus qu'à disparaître, quand Lila traversant les rangs apparut. Comme dans mon cauchemar, ses longs cheveux d'or flottaient dans la brise nocturne ; mais ses yeux noyés de larmes n'osaient me dévisager. Soudain, me désignant, elle annonça à voix haute :

— C'est l'archange ! C'est l'archange Saint-Michel !

Aussitôt, tous se prosternèrent dans la foule. Des femmes s'arrachaient des poignées de cheveux, tandis que les hommes offraient leur poitrine nue. Face à ces manifestations hystériques, je

restai tétanisé. Les gens étaient-ils devenus tous déments ? Telle l'ultime pirouette du fou du roi, mon apparition dans le plus simple appareil, ne devait nullement déclencher cette réaction.

Je m'approchai de Lila, agenouillée les bras tendus vers la voute céleste. Les nuages masquaient toujours les étoiles ; je saisis la paume de sa main offerte et l'amenait contre mon visage :

— Que t'arrive-t-il, Lila ? Que se passe-t-il ?

Baissant les yeux en signe de respect, elle murmura d'un sanglot à peine audible :

— Ton aura ! Tu brilles comme le saint homme !

Je crus avoir mal compris son explication. Mû par une intuition, je me dirigeai vers le bassin de la fontaine. Tous les villageois se relevèrent avec déférence à mon passage. Gêné mais résolu, j'atteignis enfin le miroir liquide. Prenant une grande inspiration, je me penchai sur l'onde claire. Ma surprise fut totale : mon reflet dans l'eau était auréolé de la couleur du divin métal, couronnant d'or ma maigre silhouette.

Déjà, les fidèles m'entourant entonnaient des chants sacrés. Ils évoquaient la bénédiction par l'eau et la purification par l'or. Tous tendaient leurs bras dans ma direction, dans l'attente d'un prodige. Consterné, je jetai un regard suppliant à Lila qui s'était jointe au cercle des disciples. Mais elle se contenta d'entonner une mélodie en fermant les yeux. Désespérant de me soustraire à leur idolâtrie, je sursautai lorsque une voix gutturale résonna derrière moi :

— Quelle est cette folie, mes frères et mes sœurs ! Comment pouvez-vous adorer une créature humaine ?

Un ecclésiaste, accompagné du sergent du gué et d'un autre personnage, se dressait face au rassemblement autour de ma personne. Le troisième larron rajouta :

— Je suis le bailli Duvernet. Beaucoup d'entre vous me connaissent. Que signifie cette mascarade ? Je notai qu'ils étaient entourés d'hommes en arme. En tant qu'autorités morale et juridique du bourg, ils s'inquiétaient d'un tel rassemblement. Moi-même, je n'étais pas rassuré par la tournure des événements. Je m'apprêtais à répondre, mais Lila me devança.

— Mes seigneurs, c'est un envoyé de Dieu. Il a revêtu la lumière du divin pour nous transmettre son message !

Elle parlait avec éloquence, dévoilant une conviction insoupçonnée de sa part. Toutefois, l'ecclésiaste ne parut pas impressionné :

— Foi d'évêque de Fauche, seule une autorité compétente peut juger de la véracité d'un miracle. Le très-haut ne se manifeste qu'en de rares occasions et pour une juste cause !

Involontairement, j'opinai de la tête, ayant bien assimilé mes leçons de catéchisme. Mon trouble se propagea dans la foule des fidèles. Reculant imperceptiblement, les villageois naguère en adoration, me dévisagèrent avec une crainte respectueuse. Je ne voulais les détromper :

— Je ne suis pas un envoyé divin. Le destin m'a seulement joué un mauvais tour !

Je songeai à l'explosion de la potion aurifère. Le contact avec ma peau des tissus imprégnés par la substance, m'avait transformé chimiquement ; octroyant à mon épiderme le don de la phosphorescence. Je n'eus hélas pas le temps de pousser plus loin mes réflexions. Pointant un doigt accusateur, l'évêque m'interpella :

— Si tu n'es pas une créature de Dieu, alors tu n'es autre qu'un suppôt du Diable !

A ces mots, la masse compacte des villageois tressaillit et des prières d'exorcisme fusèrent de toutes parts. Je sentis nettement leur passion se muer en peur, celle-là même qui les inciterait à commettre l'irréparable.

Instantanément, mon instinct de survie reprit le dessus. Moi qui désirais auparavant mettre fin à ma vie, souhaitant plus que tout mourir, je fus saisi d'une bouffée d'existence. Je perçus avec

une précision redoutable la richesse de la vie. Je sentis couler les flots de sang dans tous les tissus de mon corps. Mon cœur se gonfla brutalement dans ma poitrine, irriguant vigoureusement tous mes membres. Je pris mes jambes à mon cou, m'arrachant à cet auditoire méprisable. Des flèches sifflèrent autour de moi : leurs traits meurtriers cherchaient à m'abattre !

Le sergent de ville hurla ses ordres et ses gardes, épaulés par la foule vengeresse, se lancèrent à ma poursuite. Je n'avais que peu d'espoir d'échapper à la vindicte populaire. Emoussé par le jeûne et le manque de sommeil, je sentais le souffle rauque de mes poursuivants, telle une meute de loups, sur ma nuque offerte. Le courant rapide de la rivière qui limitait ma fuite, sembla presque une aubaine. Je plongeai sans réfléchir dans le tumulte boueux, abandonnant sur les rives glauques mes assaillants à leurs destins.

Rédemption

L'homme m'observait, assis sur un banc. Un bon feu ronflait dans l'immense cheminée. Il arborait une barbe taillée avec soin. Allongé sur un confortable matelas de plumes, j'hésitai à me dresser sur mon séant. Je goutai trop à ce repos mérité, après ces jours difficiles. Mon hôte sourit. Devinant mes réticences, il me lança :

— Tu auras l'éternité pour te reposer, Hugo !

Je savourai son message. Jamais auparavant, je n'avais eu assez de temps pour profiter d'un seul instant. Dans la douceur de cette soirée, je réalisai un rêve insensé.

— Hugo, ton orgueil aurait pu te coûter très cher ! S'entêter à vouloir défier les lois de la nature ... Comment s'avait-il que j'avais tenté de changer un peu de plomb en or ? Bizarrement, ce questionnement ne m'inquiéta pas outre mesure. Je m'assis enfin sur le lit à baldaquin. Un tel confort me remplissait d'aise. N'avais-je pas souhaité jadis faste et richesse ? Le vieillard aux cheveux gris se leva, touillant à l'aide d'une cuillère dans un chaudron suspendu au-dessus de l'âtre. Il me tendit une écuelle remplie par ses soins d'un brouet à l'odeur agréable.

Je dévorai de bon cœur, l'appétit retrouvé. Il me laissa profiter de mon repas sans m'interrompre. Après m'avoir servi une rasade d'eau-de-vie en guise de digestif, il me questionna :

— Sais-tu, Hugo, où tu te trouves présentement ?

Je ne m'étais absolument pas posé la question. Le bonheur d'être me suffisait amplement. Après tout, j'avais payé chèrement le droit à la tranquillité ! Comme s'il lisait dans mes pensées, il ajouta :

— Non, Hugo. Non. Tu n'es pas dans un autre monde. Je conçois ta déception. Mes compagnons et moi t'avons extirpé des flots à moitié mort de froid. Sans notre intervention, tu n'aurais assurément pas survécu. Nous t'avons amené en ce lieu, où des soins attentifs t'ont finalement sauvé. Tu nous dois en quelque sorte la vie.

Je ne sus quoi répondre. Sauvé des eaux, tel Moïse ! Sauf que je n'étais plus un chérubin. J'avais cherché par tous les moyens à mettre fin à mes jours. En définitive, de braves moines m'étaient venus en aide. Mais par quelle coïncidence étaient-ils intervenus au bon moment ? Je m'apprêtais à interroger le vieil homme, mais encore une fois, il anticipa mon intervention : — Ne me remercie pas, frère luisant. Tu es pareil au feu follet, produisant une exhalaison phosphoré. Notre communauté n'accueille que de tels élus. Leurs pouvoirs devront servir pour le bien de l'humanité, mais demeureront secrets. Moi-même, je lis dans l'avenir. J'avais prévu ta noyade dans cette rivière ... Les humains de notre époque ne sont pas encore prêts à de telles révélations.

Je restai stupéfait par sa connaissance de ma mutation. J'avais vainement espéré que cette souillure resterait méconnue de tous. A présent, cette communauté qui me recueillait, semblait tout connaître de mon secret. Il me faudrait accepter de partager avec d'autres mon étrange pouvoir. Néanmoins, le sourire bienveillant de mon hôte m'incita à l'optimisme. Au fond de mon cœur, l'espoir d'une vie meilleure fleurissait ...